

*Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>
Avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur (ch.istace@skynet.be)*

*Avant toute représentation, il est impératif de s'acquitter des droits d'auteur auprès de la
SABAM (Voir coordonnées de l'institution au bas de la page.) Le non-respect de cette règle
entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe.*

Sacrées canailles

*Comédie en trois actes
de
Charles ISTACE*

Répartition des rôles : 2 hommes / 6 femmes

*Autres répartitions possibles :
3 hommes/ 5 femmes ou 4 hommes/ 4 femmes*

Les droits de représentation sont à demander à :

S.A.B.A.M.

Rue d'Arlon 75-77 – 1040 BRUXELLES

Tél de Belgique : 02/286 82 11

Tél de l'étranger : 00/32/2/286 82 11

Adresse Mail : contact@sabam.be

Résumé de la pièce

L'histoire se déroule dans une maison de retraite par temps de canicule. Les pensionnaires souffrent non seulement de la chaleur mais aussi d'un papy blues, une déprime consécutive à une trop grande oisiveté. La directrice, qui est une femme d'initiative, a l'idée de booster les résidents en organisant à leur intention des activités de remise en forme. Elle les contraint également à relever de nouveaux défis, ce qui a pour effet de bouleverser leur vie à l'intérieur de l'institution.

La pièce se veut cocasse et haletante. Les personnages arrivent, pour la plupart, au crépuscule de leur existence. Ils sont généralement aimables et courtois mais peuvent à l'occasion se montrer provocateurs voire manipulateurs, surtout lorsque le besoin de séduire se fait sentir !

Les thèmes de la vie en communauté, de l'amour, de la vieillesse et de la mort sont abordés sur un mode humoristique avec le souci du respect des personnes.

Durée : 90 minutes

Du même auteur

- « Un coffre dans le salon » (2001)
- « La chapelière du pape » (2004)
- « Vive le roi » (2005)
- « L'homo informaticus » (2005)
- « Une affaire de famille » (2006)
- « Burn out » (2009)
- « Bonne planque à la campagne » (2013)
- « Chasse en enfer » (2014)
- « Champagne s'il vous plaît ! » (2018)

Les personnages

Les pensionnaires :

LÉON : vieux garçon au tempérament affable qui marche avec une canne.

FERNAND : ancien coureur cycliste sur lequel l'âge semble avoir peu de prise. Il possède un humour corrosif et une verve truculente.

NELLY : célibataire au caractère attendrissant. Téméraire, elle n'hésite pas à se lancer dans des projets ambitieux. Nelly se déplace avec une canne.

LUCIENNE: veuve qui possède un bon esprit d'à-propos. Cette artiste-peintre continue d'exercer son art malgré son grand âge.

RACHEL : nouvelle pensionnaire qui porte encore beau, pour le plus grand bonheur de Fernand et de Léon. Elle est affectée par la disparition récente d'un être cher.

Les autres personnages :

LA DIRECTRICE : femme d'action qui prend sa tâche à bras-le-corps. Fait preuve de persuasion avec les pensionnaires récalcitrants.

L'INSPECTRICE : tatillonne et acariâtre. S'exprime le plus souvent sur un ton péremptoire.

L'INFIRMIERE : consciencieuse mais surmenée dans son travail. Elle se montre à la fois autoritaire et bienveillante avec les pensionnaires.

Variantes possibles dans la répartition des rôles entre les hommes et les femmes :

- 3 hommes et 5 femmes en attribuant le rôle de la directrice à un homme.
- 4 hommes et 4 femmes en attribuant les rôles de la directrice et de l'infirmière à des hommes.

Des versions comprenant 10, 11 out 12 personnages peuvent être demandées à l'auteur (ch.istace@skynet.be).

Le décor : *la salle commune des pensionnaires. Elle comporte un accès situé du côté cour et un autre du côté jardin. Les portes restent ouvertes pour faciliter le passage des personnes qui utilisent une canne ou un déambulateur. Une large fenêtre donne sur un cimetière.*

Le mobilier est classique pour ce type d'endroit. Il comprend une armoire, une poubelle, quelques sièges, trois chaises disposées devant la fenêtre et une table sur laquelle on trouve un journal et un magazine.

Sur le mur, sont accrochés des dessins ressemblant à des réalisations d'enfants ainsi que deux peintures de style classique représentant un paysage, une nature morte ou un coucher de soleil.

Note de l'auteur : *La collaboration d'une école ou d'un home peut s'avérer intéressante pour la réalisation des dessins exposés.*

ACTE 1

La directrice et l'infirmière de la maison de retraite installent des ventilateurs aux extrémités de la salle.

LA DIRECTRICE, *nerveuse*. – Dépêchons-nous ! L'inspectrice va arriver.

L'INFIRMIERE. – Deux ventilateurs, c'est peu pour une aussi grande salle, madame la directrice.

LA DIRECTRICE. – Je sais mais nous ne pouvons pas faire autrement. Les autres appareils sont déjà tous utilisés... Tant que j'y pense, la femme d'ouvrage a-t-elle terminé le nettoyage des chambres ?

L'INFIRMIERE. – Oui, madame.

LA DIRECTRICE, *anxieuse*. – Et de la salle de bain ?

L'INFIRMIERE. – Egalement. Je peux vous assurer qu'elle est nickel chrome.

LA DIRECTRICE. – Autre chose : veillez à ce que les pensionnaires soient correctement habillés pour faire bonne impression.

L'INFIRMIERE, *qui soupire*. – Entendu !

LA DIRECTRICE, *s'essuyant le front*. – Je sens que cette inspectrice va nous en faire voir de toutes les couleurs.

L'INFIRMIERE. – Pourquoi, madame ?

LA DIRECTRICE. – Je la connais. Vous n'avez pas idée à quel point cette bonne femme peut se montrer tatillonne. Une vraie enquiquineuse ! Et ce n'est pas cette chaleur qui va calmer ses ardeurs.

L'INFIRMIERE. – D'autant que des consignes de sévérité ont probablement été données en haut lieu.

LA DIRECTRICE. – Dame, bien sûr ! Nos politiciens gardent en mémoire la dernière grosse canicule, avec ses milliers de morts parqués dans des frigos de fortune. Parlons d'autre chose. Comment se portent nos pensionnaires, ce matin ?

L'INFIRMIERE. – Plutôt bien, en dehors de quelques-uns qui doivent être réhydratés et que j'ai placés sous perfusion.

LA DIRECTRICE. – Bonne initiative. Il ne s'agirait pas que l'un d'eux passe l'arme à gauche. Du moins pendant la visite d'inspection. Après, ce serait moins grave (*Le téléphone portable de la directrice sonne. Celle-ci prend la communication.*) Oui !... Comment, elle est déjà arrivée ? (*Surprise.*)... Dites-lui que je viens tout de suite la chercher... Quoi ? Il ne fallait pas la laisser entrer toute seule à l'intérieur du bâtiment, voyons ! (*Elle éteint son portable et s'essuie le front d'un geste qui trahit son anxiété.*) Préparons-nous ! L'enquiquineuse va se pointer.

L'INFIRMIERE. – Allons ! Calmez-vous, madame !

LA DIRECTRICE. – Mais je suis calme.

L'inspectrice entre d'un pas décidé.

L'INSPECTRICE, *qui salue sèchement*. – Madame Galopin !

LA DIRECTRICE, *qui esquisse un sourire contraint*. – Madame l'inspectrice ! Soyez la bienvenue au Feu Follet ! Je vous présente notre infirmière, madame Piquefort !

L'INFIRMIERE, *saluant*. – Madame l'inspectrice !

L'INSPECTRICE, *le visage impassible*. – Quand vous dites « notre infirmière », cela signifie-t-il qu'elle est toute seule pour dispenser les soins médicaux ?

LA DIRECTRICE. – Oui, mais elle ne travaille que la journée. Une collègue prend la relève pour la nuit.

L'INSPECTRICE, *sortant un bloc-notes*. – Encore heureux. Je note : une seule infirmière durant la journée !

LA DIRECTRICE, *décontenancée*. – Hum ! Vous devez savoir que les temps sont durs pour une modeste maison comme la nôtre. Nos moyens financiers ne nous permettent pas d'engager autant de personnel que nous le voudrions.

L'INFIRMIERE. – Excusez-moi, le devoir m'appelle.

L'INSPECTRICE. – Faites, madame ! (*L'infirmière sort.*) « Au Feu Follet »... Voilà un nom bien étrange pour une maison de retraite.

LA DIRECTRICE, *désignant le public*. – Il a été choisi en raison du cimetière qui borde l'institution.

L'INSPECTRICE, *regardant le public en plaçant sa main horizontalement au-dessus de ses sourcils comme pour mieux percevoir l'étendue du cimetière*. – Il y a beaucoup d'occupants, dites donc.

LA DIRECTRICE. – C'est le plus grand cimetière de la région.

L'INSPECTRICE. – Certaines tombes ont l'air bien délabrées. (*Parcourant la pièce du regard*. – Soit ! Nous sommes donc ici dans la salle commune. (*L'attention de l'inspectrice est attirée par les peintures accrochées au mur.*) De qui sont ces œuvres ?

LA DIRECTRICE. – De Lucienne, une résidente qui peint depuis son plus jeune âge. Malheureusement, elle vient de remiser son chevalet.

L'INSPECTRICE. – Pourquoi donc ?

LA DIRECTRICE. – Elle prétend avoir perdu l'inspiration.

L'INSPECTRICE, *sévère*. – C'est le signe qu'elle n'a pas bon moral. L'épanouissement des personnes dont vous avez la charge dépend de vous, madame la directrice.

LA DIRECTRICE. – J'en suis bien consciente.

L'INSPECTRICE, *qui remarque les chaises qui se trouvent devant la fenêtre*. – Certains passent-ils leurs journées à regarder le cimetière ?

LA DIRECTRICE. – Non. Seuls les enterrements les intéressent.

L'INSPECTRICE. – Je note. A l'avenir, vous veillerez à proposer des divertissements moins morbides... Je note. Maintenant, j'aimerais interroger vos pensionnaires.

LA DIRECTRICE, *regardant sa montre*. – Les plus valides d'entre eux ne vont pas tarder à arriver.

L'INSPECTRICE, *qui parle tout en notant ses remarques.* – En attendant, expliquez-moi les mesures anti-canicule que vous avez prises.

LA DIRECTRICE. – Nous avons installé des ventilateurs partout où cela était possible.

L'INSPECTRICE. – Mais encore !

LA DIRECTRICE, *qui se tapote le front avec son mouchoir.* – Le sous-sol a été aménagé pour accueillir nos résidents aux heures les plus chaudes. Au départ, le choix s'est porté sur le cellier où la température reste fraîche toute l'année.

L'INSPECTRICE. – L'idée paraît intéressante.

LA DIRECTRICE. – Hélas il a fallu y renoncer.

L'INSPECTRICE. – Pourquoi donc ?

LA DIRECTRICE. – Plusieurs pensionnaires se sont rués sur les bouteilles de vin. Il faut dire que, par ce temps, nous les exhortons à boire un maximum.

L'INSPECTRICE. – Investir le cellier était, d'une certaine manière, tenter le diable.

LA DIRECTRICE. – Nous avons alors transféré tout ce petit monde à la buanderie. Mais là, manque de chance, une souris a provoqué la panique. En fin de compte, chacun a été ramené dans sa chambre.

L'INSPECTRICE. – Bon ! La nourriture à présent. Voyons si elle est adaptée aux conditions extrêmes que nous connaissons.

LA DIRECTRICE, *inquiète.* – Justement à ce sujet !...

L'INSPECTRICE, *l'interrompant.* – En arrivant, je me suis procuré les menus de la semaine. (*Elle lit.*) « Lundi : jambon purée. Mardi : omelette à la purée de pomme de terre. Mercredi : rôti de dindonneau et ses trois purées. Les jours suivants : cake à la purée, pâtes fraîches à la purée de courgette, purée de carotte accompagnée d'un gratin de purée de pomme de terre et pour terminer, le dimanche : purée de brocoli aux pommes de terre écrasées. »

LA DIRECTRICE, *embarrassée.* – Vous devez penser que ça fait beaucoup de purée !

L'INSPECTRICE. – En effet.

LA DIRECTRICE. – Attention, un mercredi sur deux, on change le menu.

L'INSPECTRICE. – Ah, tout de même. Pourquoi un mercredi sur deux ?

LA DIRECTRICE. – C'est le jour où on nettoie le presse-purée.

L'INSPECTRICE. – Permettez, je note ! Nourriture inadaptée aux fortes chaleurs...

Quelqu'un tousse dans le couloir.

LA DIRECTRICE. – J’entends Léon, un de nos pensionnaires. On le reconnaît tout de suite à sa manière de tousser. (*Léon entre en marchant à l’aide d’une canne. Il a oublié de retirer sa veste de pyjama.*) Approchez, Léon. Je vous présente madame l’inspectrice.

LÉON, *saluant*. – Madame !

LA DIRECTRICE, *sur un ton paternaliste*. – Léon est un vieux garçon très gentil mais parfois un peu tête en l’air. N’est-ce pas, Léon ?

LÉON, *fataliste*. – On le dit !

L’INFIRMIERE, *désolée de voir Léon porter une veste de pyjama*. – Monsieur Léon ! Comment êtes-vous habillé ?

LÉON, *qui se rend compte de son oubli*. – Ah ! Va falloir que j’aille me changer.

LA DIRECTRICE, *à l’inspectrice*. – Excusez-le, il a laissé sa veste de pyjama.

L’INSPECTRICE. – Cela n’a pas d’importance. Comment vous sentez-vous, monsieur ?

LÉON, *sans conviction*. – On fait aller !

L’infirmière tend un gobelet d’eau à Léon.

LÉON. – J’ai pas soif.

L’INFIRMIERE, *s’adressant à l’inspectrice*. – Quelle calamité ! Je ne vous dis pas, les faire boire est un véritable parcours du combattant.

L’INSPECTRICE, *à Léon*. – Pensez à votre santé, monsieur.

L’INFIRMIERE, *qui tend une nouvelle fois le gobelet à Léon*. – Ecoutez madame l’inspectrice !... Allons, dépêchons ! (*Léon boit son gobelet à contrecœur.*) Et par-dessus le marché, vous avez oublié de me rendre votre thermomètre. Levez le bras gauche ! (*Léon lève le bras droit.*)... Le gauche, j’ai dit !

Léon obtempère. L’infirmière reprend le thermomètre à mercure que Léon gardait sous l’aisselle.

L’INSPECTRICE. – Vous devriez utiliser des thermomètres auriculaires, les vôtres sont désuets.

LA DIRECTRICE. – Nous les avons essayés mais certains pensionnaires sont allergiques à la modernité et préfèrent les instruments anciens.

L’INSPECTRICE, *à Léon*. – Vous plaisez-vous au Feu Follet, monsieur ?

LÉON. – Couci-couça !... Ah ! une chose que je trouve bien, c’est le nouvel éclairage automatique dans les toilettes.

LA DIRECTRICE, *en aparté à l'infirmière*. – Que raconte-t-il ?

L'INFIRMIERE. – Je n'en sais rien.

LÉON. – La nuit dernière, en ouvrant la porte du WC, j'ai vu que la lumière s'allumait toute seule. C'était super. Par contre, la climatisation doit être mieux réglée.

L'INSPECTRICE, *à la directrice*. – Ah bon ? Les WC sont climatisés ?

LA DIRECTRICE. – Pas du tout.

LÉON. – Bien sûr que si. Il y faisait un froid de canard !

L'INFIRMIERE, *désolée*. – Oh non ! Monsieur Léon, vous avez de nouveau été faire pipi dans le frigidaire !

LÉON. – Vous croyez ?... Ah oui ! Maintenant que vous le dites, je me rappelle avoir vu des pots de yaourt. Même que je me demandais pourquoi on les avait mis dans le WC.

L'INFIRMIERE. – La prochaine fois, faites attention. Vous éviterez de donner du travail inutile à la femme d'ouvrage.

LÉON. – Oh ! Elle n'aura pas grand-chose à nettoyer. C'était un petit pipi de rien du tout !

L'INFIRMIERE. – Vous êtes désespérant !

Arrivée de Fernand, un pensionnaire à l'allure encore fringante. Il emporte avec lui un pilulier.

LA DIRECTRICE, *à l'inspectrice*. – Je vous présente Fernand, un autre de nos pensionnaires.

L'INSPECTRICE, *saluant*. – Monsieur !

FERNAND. – Vous permettez ? (*Fernand approche son visage d'un ventilateur.*) Ca me rappelle le vent quand je pédalais sur ma bécane.

LA DIRECTRICE, *à l'inspectrice*. – Durant sa jeunesse, Fernand a été coureur cycliste.

FERNAND. – Coureur amateur, à l'époque de Fausto Coppi ! C'était l'époque héroïque !

L'INSPECTRICE. – Vous semblez avoir bon pied bon œil, monsieur.

FERNAND. – Si vous le dites !

L'INSPECTRICE. – Le Feu Follet vous réussit, semble-t-il.

FERNAND. – Je n'en sais rien. Quand on est vieux, on n'est bien nulle part.

L'INSPECTRICE. – Quel âge avez-vous ?

FERNAND, *sèchement*. – J'ai l'âge de mes artères et puis c'est tout !

LA DIRECTRICE. – Fernand a décidé d'oublier son âge. Il refuse de fêter son anniversaire depuis qu'il sait que les bougies coûtent plus cher que le gâteau.

L'INFIRMIERE, *fronçant les sourcils*. – Vous avez emporté votre pilulier, monsieur Fernand ?

FERNAND. – Parbleu oui et personne n'y touchera.

L'INFIRMIERE, *qui sermonne Fernand*. – Votre pilulier avec tous vos médicaments de la semaine ! Il est interdit de le sortir de la chambre sauf au moment des repas.

FERNAND. – Quand je le laisse dans ma chambre, je le retrouve par terre avec toutes mes pilules mélangées dedans. Alors, maintenant, je le prends avec moi, na !

L'INSPECTRICE. – Comment est-ce possible ?

LA DIRECTRICE. – La femme d'ouvrage l'a probablement fait tomber en nettoyant la chambre.

FERNAND. – Alors, elle doit remettre les médicaments dans les bonnes cases. Hier, à cause d'elle, j'ai avalé double dose de laxatif et de somnifère. Résultat, j'ai dormi toute la nuit assis sur le pot !

L'INSPECTRICE, *à la directrice*. – Je vous engage à prendre des dispositions pour que cela ne se produise plus.

LA DIRECTRICE, *obséquieuse*. – J'y veillerai, madame l'inspectrice.

L'INSPECTRICE, *s'approchant de la poubelle*. – Vos pensionnaires appliquent-ils le tri sélectif des déchets ?

LA DIRECTRICE. – Pas encore mais nous y réfléchissons.

L'INSPECTRICE. – Les maisons de retraite doivent montrer l'exemple en sélectionnant les vieux déchets recyclables.

FERNAND, *ricanant tout en faisant un clin d'œil à Léon*. – Nous, on fait partie des déchets non recyclables.

L'INSPECTRICE. – Bien !... J'aimerais continuer l'inspection du bâtiment.

LA DIRECTRICE. – Certainement. Cela vous permettra de rencontrer nos autres résidents. Après vous, madame.

L'inspectrice sort par l'accès situé du côté jardin, suivie de la directrice et de l'infirmière qui emporte le pilulier.

FERNAND. – Mon pilulier !... Ah ! La coquine !

LÉON, *s'essuyant le front*. – Nom d'un chien, qu'est-ce qu'il fait chaud !

FERNAND. – J'ai l'impression de cuire, comme Tintin au milieu du Sahara dans « Le crabe aux pinces d'or ». Note que pour nous, un peu de chaleur ne fait pas de tort.

LÉON. – T'as raison. Autant en profiter avant qu'on ne se refroidisse pour de bon.

FERNAND, *qui se tapote le front avec son mouchoir*. – Léon, nous vivons un climat de fin du monde. Sais-tu qu'un jour le soleil deviendra tellement énorme qu'il engloutira la terre entière ?

LÉON. – Te tracasse pas, Fernand. Ce n'est pas pour tout de suite.

FERNAND. – A voir la météo, m'est avis que le processus a commencé. Note qu'on n'a pas à se plaindre, les femmes souffrent plus que nous.

LÉON. – Tu crois ?

FERNAND. – Surtout les vieilles. Elles ont les hormones qui déconnent et ça leur donne des chaleurs.

LÉON, *sceptique*. – Les pauvres. Avec cette canicule, elles chauffent autant de l'intérieur que de l'extérieur.

FERNAND. – Exactement. C'est comme une chaudière qui s'emballe, ça finit par exploser.

LÉON. – T'es sûr de ce que tu dis ?

FERNAND. – Evidemment. C'est bien connu, Léon. Tu n'y connais rien aux femmes, toi !

LÉON. – Que veux-tu, je n'ai jamais été marié.

FERNAND. – Et alors ? T'as bien tâté de temps en temps du beau sexe.

LÉON. – Jamais !

FERNAND. – Même pas une fois ?

LÉON. – Non, je te dis. Les occasions ne se sont jamais présentées, Fernand.

FERNAND. – Les occasions, faut les provoquer, pépère. Ecoute ! Pour ne pas mourir idiot, un homme doit avoir connu une femme au moins une fois dans sa vie.

LÉON. – Ne remue pas le couteau dans la plaie, va ! Je regrette assez d'être resté célibataire. Aucune veuve ne me pleurera à mon enterrement.

FERNAND. – T'inquiète ! Je serai là. Enfin, si tu pars avant moi !

LÉON. – Oh toi, c'n'est pas la même chose.

L'infirmière revient avec sa bouteille d'eau et des gobelets.

FERNAND. – On en reparlera, Léon... Tiens ! T'offres une tournée générale, beauté ?

L'INFIRMIERE, *qui tend un gobelet d'eau à Fernand.* – Monsieur Fernand, un peu de sérieux, je vous prie.

FERNAND, *qui se met à chanter en prenant son gobelet.* – Buvons un coup, buvons en deux, à la santé des amoureux. A la santé du Roi de France. Et merde pour la...

Fernand tousse.

L'INFIRMIERE. – Voilà ce qui arrive quand on chante avec la gorge sèche. Buvez !

FERNAND. – Tes désirs sont des ordres, ma biche !

Fernand vide son gobelet d'un seul trait. L'infirmière remplit un autre gobelet et le tend à Léon.

LÉON. – Merci. J'en ai déjà ingurgité tout à l'heure.

L'INFIRMIERE. – Taratata, buvez !

Léon obtempère. L'infirmière quitte la salle.

FERNAND. – Avec une infirmière pareille, on ne risque pas de mourir de soif

LÉON. – Elle exagère. J'ai l'estomac gonflé comme une baudruche.

FERNAND. – Assez palabré. On fait quoi aujourd'hui ?

LÉON. – On regarde l'enterrement du jour, comme d'habitude.

FERNAND. – C'est qui qu'on met dans la fosse ?

LÉON. – Attends, j'ai noté le nom au calendrier. (*Il va consulter le calendrier des pompiers qui est accroché au mur.*) Hier, c'était Alberte Dusautoir, l'ancienne institutrice. Demain ce sera le fleuriste, Robert Lavigueur... (*Sur le ton de l'humour.*) Lavigueur, tu parles ! Aujourd'hui, c'est Edmond Dupontel.

FERNAND. – Dupontel, le président du club de spéléologie ?

LÉON. – Je l'ai bien connu, Dupontel. C'était un brave type qui ne vivait que pour sa passion. Paraît qu'il n'était bien que sous terre.

FERNAND. – Alors, il doit être heureux puisqu'on va l'y mettre pour de bon.... Je dirais même plus, il sera comblé ! Ah ! Ah ! Ah !

LÉON. – Allez, viens !

Léon et Fernand sortent trois paires de jumelles de l'armoire et s'installent devant la fenêtre.

FERNAND. – En avant pour le spectacle !

LÉON. – Regarde ! Le corbillard passe le porche d'entrée.

FERNAND, *admiratif*. – Ouah ! Vise-moi la caisse.

LÉON. – La caisse ? Où vois-tu le cercueil, Fernand ?

FERNAND. – Je parle de la bagnole, abruti ! Attends que je regarde mieux... C'est une Cadillac. Doit y avoir un 3,6 litres sous le capot. Quand on met les chevaux à un engin pareil, j'aime autant te dire que ça déménage !

LÉON. – On s'en fout de la puissance du moteur, Fernand. Un corbillard n'est pas fait pour les vingt-quatre heures du Mans.

Les deux compères continuent à regarder l'enterrement avec leurs jumelles.

LÉON. – As-tu remarqué comme les gens sont tristes ? Même les croque-morts ont sorti leur mouchoir.

FERNAND. – Avec ce soleil de plomb, le mouchoir sert moins à essuyer des larmes qu'à s'éponger le front.

Deux autres pensionnaires pénètrent dans la salle. Il s'agit de Lucienne et de Nelly. Cette dernière se déplace avec une canne. Dans un premier temps, les deux hommes ne prêtent pas attention à leur entrée.

NELLY. – Pristi qu'il fait chaud.

LUCIENNE. – Pff ! On a l'impression de griller dans les feux de l'enfer.

NELLY. – A part la cave, je ne vois aucun endroit où on peut se rafraîchir.

LUCIENNE. – La cave, avec les souris ! Très peu pour moi.

FERNAND, *dérangé par la conversation des deux femmes*. – Silence, les vieilles meufs !

LUCIENNE. – Tais-toi, vieux croûton. (*Agacée.*) Celui-là, avec son langage de cabaretier !

NELLY. – Regarde-les avec leurs jumelles sur le nez !

LUCIENNE. – On les croirait à une course hippique.

NELLY, *désignant le public*. – Avec les pierres tombales à la place des chevaux.

LÉON. – Chut ! Parlez moins fort.

NELLY. – Note qu'ils ne sont pas les seuls à s'intéresser au cimetière. Avant, je n'y mettais jamais les pieds mais, depuis quelque temps, je vais m'y promener.

LUCIENNE. – Moi aussi, Nelly. Et comme bientôt j'y serai pour de bon, à chaque fois, j'ai l'impression d'aller faire une prospection immobilière.

NELLY. – Je suis comme toi. Je ne peux pas m'empêcher de chercher l'endroit où je me sentirais le mieux : non, pas là (*Elle désigne un endroit du public.*) La tombe est trop près de la route... (*Elle désigne un autre endroit du public.*) Là non plus, je ne veux pas être à côté de ma cousine, je n'ai jamais su la sentir !... On est quand même bête. Hein, Lucienne ?

LUCIENNE. – Je trouve ça surtout triste.

NELLY. – Oh ! Un cimetière n'est pas toujours triste. Un jour j'y ai été prise d'un fou rire en voyant un écriteau sur lequel il était écrit : « Interdit de cueillir des fleurs ailleurs que sur votre propre tombe. »

LUCIENNE. – Moi, ça m'est arrivé en voyant des épitaphes : « Mort après un an de mariage » et juste en-dessous « Ta femme reconnaissante ». . . Et une autre, avec écrit en toutes lettres : « Qui m'aime me suive ».

NELLY. – Comme quoi on s'amuse partout.

Arrivée de la directrice.

LA DIRECTRICE, *l'air grave.* – Puis-je avoir votre attention, s'il vous plaît ?

Les deux compères restent les yeux rivés sur le cimetière avec leurs jumelles.

FERNAND. – Plus tard ! Nous sommes occupés.

LA DIRECTRICE, *sur un ton directif.* – J'ai une communication importante à vous faire. (*Tout le monde se décide à prêter l'oreille.*) Avant de nous quitter, l'inspectrice s'est dite préoccupée par votre état.

LUCIENNE. – Ah ! Pourquoi ?

LA DIRECTRICE. – Elle vous sent rongés par le papy blues.

FERNAND. – Le papy blues ! V'là aut'chose maintenant !

NELLY. – C'est quoi, le papy blues ?

LA DIRECTRICE. – Une sorte de déprime spécifique aux personnes âgées.

LUCIENNE. – Vous m'en direz tant !

LA DIRECTRICE. – L'inspectrice vous trouve l'âme désenchantée et regrette que vous soyez à ce point résignés à votre condition.

FERNAND, *ironique*. – Ah ! On aura tout entendu.

LUCIENNE. – La perspective de manger bientôt les pissenlits par les racines ne rend pas spécialement joyeux.

LA DIRECTRICE. – Elle vous encourage à profiter du temps qu'il vous reste pour croquer la vie à pleines dents !

LÉON. – Des dents ? Encore faut-il en avoir pour croquer quelque chose.

LA DIRECTRICE, *le visage fermé*. – La situation ne prête pas à rire. L'inspectrice me met en demeure d'améliorer radicalement le fonctionnement de la maison sous peine d'en retirer l'agrément. Et sans agrément, plus de Feu Follet !

FERNAND. – Sacrebleu !

NELLY. – C'est la fin de tout !

LUCIENNE. – Allons bon ! Cette femme ne peut pas prendre une décision aussi grave ?

LA DIRECTRICE. – Bien sûr que si, elle en a le pouvoir.

LÉON. – Que le diable emporte cette pimbêche !

NELLY, *la mine éplorée*. – C'n'est pas Dieu possible. Que deviendrons-nous si le Feu Follet ferme ses portes ?

LA DIRECTRICE. – Vous serez transférés dans un home ou dans une autre maison de retraite.

LUCIENNE. – Je ne suis pas d'accord. J'ai déjà eu assez de mal à m'habituer à tous les vieux ronchons qui peuplent cette maison pour devoir recommencer ailleurs.

NELLY. – Je pense comme toi, Lucienne. Moi vivante, on ne m'aura pas dehors !

FERNAND, *ricanant*. – Si vous croyez qu'on vous demandera votre avis !

Arrivée de l'infirmière.

L'INFIRMIERE. – Une personne attend devant votre bureau.

LA DIRECTRICE. – Merci de me le rappeler, madame Piquefort ! Soyez gentille, allez la chercher. (*L'infirmière obtempère.*) Léon, vous n'avez toujours pas ôté votre veste de pyjama ?

LÉON, *penaud*. – Ah ! J'ai oublié. (*Il s'apprête à sortir.*) Excusez-moi, faut que j'aille me changer.

LA DIRECTRICE. – Restez, c'est trop tard. Vos problèmes de mémoire commencent à m'inquiéter. (*L'infirmière introduit une dame âgée, plutôt bien mise de sa personne, et repart aussitôt.*) Je vous demande d'accueillir Rachel, une nouvelle pensionnaire.

FERNAND, *en aparté à Léon.* – Pristi, elle est sacrément bien roulée pour une vieille.

LÉON. – Je trouve aussi. Elle a l'air encore bien ferme de partout.

LA DIRECTRICE. – Rachel est très éprouvée par la disparition récente de son compagnon. Je compte sur votre gentillesse pour l'aider à surmonter sa tristesse.

NELLY. – Nous sommes de tout cœur avec toi, Rachel.

LA DIRECTRICE. – Je vous laisse faire connaissance.

La directrice sort. Rachel sort son mouchoir pour essuyer ses larmes.

LUCIENNE. – Tu sais, beaucoup d'entre nous ont déjà perdu des êtres chers.

NELLY, *faisant les présentations.* – Moi, c'est Nelly et eux Fernand, Léon et Lucienne.

FERNAND, *qui l'invite à s'asseoir.* – Dis donc, Rachel, tu as l'air encore bien fringante pour entrer dans une maison de retraite ! Il n'y a que des vieux dinosaures, ici !

LUCIENNE. – Tais-toi un peu !

FERNAND. – Quoi ? Regarde autour de toi, on se croirait à Jurassic Park !

LUCIENNE, *agacée.* – Vas-tu te taire à la fin !

RACHEL. – Des amis m'ont conseillé de m'inscrire ici tant que je suis en bonne santé.

FERNAND. – Voilà une bonne idée. Si toutes les femmes faisaient comme toi, on serait moins envahis par des vieilles rombières qui soliloquent comme des débiles.

LUCIENNE, *à Fernand.* – Ca va pas, non ?

FERNAND. – Quoi ? Elles pullulent dans tous les couloirs. (*La mine de Lucienne devient renfrognée.*)...Oh ! Tire pas la tête ! Je ne voulais pas te vexer.

LUCIENNE, *sèchement.* – Trop tard ! C'est fait !

LÉON. – Comment s'appelait ton compagnon ?

RACHEL. – Marcel.

NELLY. – Quand est-il décédé ?

RACHEL, *en larme.* – Marcel n'est pas mort. Il m'a quittée.

LUCIENNE. – Ca alors ! Quelle malchance !

FERNAND. – Comme quoi on peut se faire larguer à tout âge.

RACHEL. – Nous sommes restés inséparables pendant soixante ans.

LÉON. – Quel bail !

RACHEL. – Quand on s'est connus, il était affectueux.

LUCIENNE, *ricanant*. – C'est souvent le cas, au début !

RACHEL. – Avec les années, son caractère a changé.

LUCIENNE. – Je vois. En vieillissant, il devenait acariâtre. (*Elle fixe Fernand.*) J'en connais d'autres !

FERNAND, *vexé*. – Non mais dis donc !

RACHEL, *des sanglots dans la voix*. – Il s'est mis à devenir grossier avec les gens et a commencé à me traiter de vieille bique !

LÉON. – Oh ! Le malotru !

RACHEL. – Mais il y a pire. Lui qui était d'ordinaire si propre, s'est mis à faire ses besoins partout : dans les fauteuils, sur les lits, sur les tapis.

FERNAND. – Voilà ce que c'est que d'être sénile.

RACHEL. – Il devenait tellement insupportable que j'ai dû l'enfermer.

NELLY. – L'enfermer où ?

RACHEL. – Dans une cage. Où vouliez-vous que je le mette d'autre ? Un jour, la cage est restée ouverte et Marcel en a profité pour prendre la poudre d'escampette.

FERNAND, *en aparté à Léon*. – Il était bien inspiré. J'aurais fait la même chose.

LUCIENNE. – Je ne comprends pas. Une cage n'est pas conçue pour un homme, voyons.

RACHEL. – Marcel n'est pas un homme. (*Après un moment de silence.*) C'est un perroquet !

NELLY, *estomaquée*. – Ah bon !

RACHEL. – Marcel est un des derniers spécimens de cacatoès à huppe jaune de Papouasie, une espèce en voie d'extinction. Savez-vous qu'à passé septante ans il possède encore toutes ses plumes ?

LÉON. – C'n'est pas comme nous. Hein, Fernand ?

FERNAND, *en aparté à Léon.* – Il a bien de la veine, le Marcel !

NELLY. – A part un perroquet, as-tu quelqu'un d'autre dans ta vie ?

RACHEL, *qui répond stoïquement, sans la moindre émotion.* – J'avais un mari qui est mort l'année dernière. Il s'appelait Constant. Comme le nom commence par « co », Marcel et moi, le surnommions Coco ! ...

NELLY. – Pauvre Coco ! En somme c'était lui portait le nom du perroquet.

LUCIENNE. – Nous compatissons à ta peine, Rachel.

RACHEL, *pas du tout affectée.* – Oh, Coco ne me manque déjà plus. Je m'en suis remise assez rapidement. (*Elle recommence à sangloter.*) Par contre, l'absence de Marcel me rend inconsolable. Ah, mon grand ! Pourquoi m'as-tu quittée ? Tu étais toute ma vie !

FERNAND, *à Léon.* – Jouer les bourreaux des cœurs quand on a septante balais, faut le faire, surtout quand on est un volatile.

LUCIENNE. – Coco n'était-il pas jaloux de Marcel ?

RACHEL. – Bien sur que si. Mon défunt mari ne supportait pas qu'un perroquet ait l'air plus jeune que lui.

FERNAND, *à Léon.* – A sa place, je me serais teint les cheveux en jaune pour soutenir la comparaison.

LUCIENNE, *agacée par Fernand.* – Arrête de dire des bêtises !

FERNAND, *sèchement.* – Je dis ce que je pense et puis c'est tout !

Retour de la directrice.

LA DIRECTRICE. – Alors, avez-vous fait connaissance ?

RACHEL. – Ces personnes sont charmantes. Je crois que je me plairai beaucoup ici.

LA DIRECTRICE. – Parfait ! Maintenant, suivez-moi. Je vais vous montrer votre chambre.

FERNAND. – Si t'as besoin d'un coup de main pour aménager, pense à Fernand.

RACHEL. – Merci, c'est gentil.

Rachel sort avec la directrice. Léon et Fernand retournent immédiatement s'installer devant la fenêtre et reprennent leurs jumelles.

FERNAND. – Alors, où en est-on ?

LÉON. – L'enterrement est presque terminé.

LUCIENNE. – Je la trouve bizarre, la nouvelle. Un homme est quand même plus attachant qu'un perroquet, non ?

NELLY. – Comment veux-tu que je te dise ? Je n'ai jamais eu d'homme dans ma vie.

LUCIENNE. – Pas même un flirt ?

NELLY. – Non. La seule fois que j'ai été amoureuse, il ne s'est rien passé.

LUCIENNE. – Pourquoi ? Le garçon ne voulait pas de toi ?

NELLY. – Je n'ai pas osé lui avouer que je l'aimais.

LUCIENNE. – T'étais bégueule ou quoi ?

NELLY. – J'étais jeune et timide, tout simplement.

LUCIENNE. – Ah ! Jeunesse perdue ! Où est passé le temps des rêves et des amours ? Certains souhaitent que jeunesse se passe. Eh bien, moi, je trouve que la jeunesse ne devrait jamais se terminer, voilà !

NELLY. – Pff ! On étouffe ici ! Allons faire un tour dans le parc.

LUCIENNE. – Bonne idée ! A l'abri des arbres, la chaleur sera moins suffocante.

Lucienne et Nelly sortent.

LÉON. – Voilà, c'est fini.

FERNAND. – Tu es prêt ?... Un... Deux... Trois.

Les deux hommes abaissent leurs jumelles et entonnent le refrain du chant « Ce n'est qu'un au-revoir mes frères »

*Ce n'est qu'un au-revoir, mes frères
Ce n'est qu'un au-revoir
Oui, nous nous reverrons, mes frères,
Ce n'est qu'un au-revoir*

FERNAND. – En voilà un de plus qui va manger les pissenlits par la racine.

LÉON. – Y a pas à dire, c'était un bel enterrement. Tout le monde en a bien profité.

FERNAND. – Enfin, tout le monde, sauf le héros involontaire de la cérémonie. Un enterrement est le seul spectacle où la vedette ne voit jamais le public. C'est quand même bête, hein ?

LÉON. – Dommage que Dupontel n'ait pas entendu tout le bien qu'on a sans doute dit de lui pendant l'oraison funèbre.

FERNAND. – On sort beaucoup de bêtises aux enterrements.

Arrivée soudaine de Lucienne.

LUCIENNE. – Vous connaissez la nouvelle ?

FERNAND, *ironique*. – Peut-être bien que oui, peut-être bien que non.

LÉON. – Comment veux-tu qu'on te le dise ! Des nouvelles, il en arrive tout le temps.

LUCIENNE. – Celle-ci vous étonnera. La radio annonce que la vague de chaleur se termine.

Lucienne repart.

LÉON. – Ca alors ! Quelle affaire !

FERNAND. – On va enfin pouvoir respirer.

LÉON. – L'infirmière cessera de nous harceler avec ses gobelets d'eau.

FERNAND. – Léon, je te propose de fêter l'événement en buvant un coup !

LÉON. – Tu rigoles ? On ne fait que ça depuis deux semaines.

FERNAND. – Cette fois ce sera du pinard !

Fernand sort une bouteille de vin de l'armoire.

LÉON, *dont le regard s'illumine*. – Alors, ça change tout. Sacrebleu ! D'où provient cette bouteille ?

FERNAND. – Du cellier. Allons la siroter au fond du parc, à l'abri des regards indiscrets.

LÉON. – Tu ne perds jamais le nord, toi.

FERNAND. – Le nord, avec cette chaleur ? Excellent, comme jeu de mot !

LÉON. – Ah, j'ai pas fait exprès !

Ils se tapent dans les mains en signe de complicité.

FERNAND. – Sacré Léon, va !

Léon et Fernand sortent en emportant la bouteille.

FIN DE L'ACTE 1

Acte 2

Deux jours se sont passés. (La date a été changée sur le calendrier.) La salle commune reste inchangée par rapport au premier acte si ce n'est qu'un chevalet a été déposé dans un coin de la pièce et que les ventilateurs ont été arrêtés. Arrivée de Lucienne et de Nelly avec sa canne.

LUCIENNE, *inquiète*. – Mince alors ! Rachel ne se trouve pas ici non plus.

NELLY. – A croire qu'elle s'est envolée, comme son perroquet.

L'infirmière arrive en trombe.

L'INFIRMIERE. – Alors ?

NELLY. – Personne !

L'INFIRMIERE, *la mine sombre*. – C'est inquiétant. Tout le monde la cherche depuis une heure.

NELLY. – Etes-vous certaine qu'elle n'a pas dormi dans sa chambre ?

L'INFIRMIERE. – Je vous l'ai déjà dit. Ce matin, son lit n'était pas défait. Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

LUCIENNE. – Hier, au repas du soir.

NELLY. – En sortant du réfectoire, elle nous a souhaité bonne nuit. On a tous cru qu'elle allait se coucher.

L'INFIRMIERE. – Depuis son arrivée, Rachel se promène volontiers autour de l'étang. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

LUCIENNE. – Ne parlez pas de malheur.

L'INFIRMIERE. – Bon ! Je vais trouver madame Galopin.

Sortie de l'infirmière par le côté jardin.

LUCIENNE, *qui tente de se raisonner*. – N'imaginons pas tout de suite le pire.

NELLY. – Tu as raison. Mieux vaut penser à autre chose... (*Elle remarque le chevalet.*) Tiens ! Tu recommences à peindre ?

LUCIENNE. – J’aimerais bien mais... pff !... Je n’en ai pas trop le courage.

NELLY. – Du courage ? Mais tu en as à revendre, Lucienne.

LUCIENNE. – Et puis je suis lasse de toujours représenter les mêmes choses : des couchers de soleil, des paysages, des arbres... C’est d’une banalité !

NELLY. – Pourquoi ne changes-tu pas ?

LUCIENNE. – J’ai bien une idée en tête mais elle doit encore mûrir.

Deux bips proviennent du téléphone portable de Nelly.

NELLY, *qui pense qu’il s’agit d’un appel téléphonique.* – ... Allô !... Personne ! On a raccroché !

LUCIENNE. – Es-tu sûre que c’est le téléphone ?

NELLY, *qui jette un œil à l’écran du portable.* – Suis-je bête ! Il est indiqué : « Lire message ». Décidément, je ne m’habituerai jamais à ces appareils modernes. (*Elle pianote pour afficher l’expéditeur du message.*) Ce doit-être ma sœur qui répond au SOS que je lui ai envoyé.

LUCIENNE. – Un SOS ! T’as eu un problème ?

NELLY. – Non ! Pourquoi ?

LUCIENNE. – Tu veux sans doute dire : un SMS !

NELLY. – Ah ! oui, un SMS, bien sûr. Où ai-je la tête !

LUCIENNE. – Ta sœur est bien Mère Supérieure au couvent des Clarisses ?

NELLY. – Oui.

LUCIENNE. – On utilise le téléphone portable dans les couvents ?

NELLY. – Qu’est-ce que tu crois ? Les sœurs n’en sont plus au Moyen Age. Dans mon SMS, je l’informais qu’elle recevrait bientôt par la poste la boîte de chocolats que je lui avais promise.

LUCIENNE. – C’est son anniversaire ?

NELLY. – Non, je voulais la remercier de m’avoir offert un ordinateur portable.

LUCIENNE. – Un ordinateur ? Ben dis donc !

NELLY. – Il appartenait à un vieux curé qui lui en a fait don parce qu’il ne savait pas s’en servir.

LUCIENNE. – Et toi, que vas-tu en faire ?

NELLY. – Je n'en sais rien, Lucienne. (*Elle pianote nerveusement sur son téléphone portable.*) Ah ! ... Je n'arrive pas à ouvrir mon message !

LUCIENNE. – Veux-tu que j'essaye ? (*Nelly donne son portable à Lucienne qui y pianote à son tour.*) Voilà !

NELLY. – Je préfère que tu lises toi-même.

LUCIENNE. – « Nelly, tu me déçois beaucoup. Je trouve ton cadeau tout à fait déplacé. Garde-le pour toi. »

NELLY, *surprise*. – C'est tout ?

LUCIENNE. – Oui !

NELLY. – Qu'est-ce qui lui prend ?

LUCIENNE. – Elle fait régime, ta sœur ?

NELLY. – Non ! En plus, elle raffole du chocolat.

LUCIENNE. – Il doit y avoir un malentendu là-dessous. Laisse-moi lire le message que tu lui as envoyé (*Elle pianote durant un court moment.*) : « Pour te remercier de ton cadeau, je t'envoie une belle... « Une belle » Attends un peu ! Qu'est-ce que tu as écrit ?

NELLY. – « Je t'envoie pour l'occasion une belle boîte de chocolats. »

LUCIENNE, *estomaquée*. – Oh ! Là ! Là ! C'est terrible.

NELLY. – Qu'y a-t-il ?

LUCIENNE. – Nelly, tu dois absolument relire tes messages avant de les envoyer.

NELLY. – Avec ma vue qui baisse, je n'y arrive plus.

LUCIENNE. – Tu as oublié d'écrire le « o » de boîte.

NELLY. – Le « o » de boîte ? ... Et alors ? Ca arrive de faire des fautes, non ?

LUCIENNE. – Le problème, c'est qu'une boîte sans son « o » n'est plus du tout une boîte.

NELLY, *comprenant soudain la gravité de sa bévue*. – Miséricorde ! Qu'est-ce que j'ai écrit !... A une sœur clarisse, par-dessus le marché !

LUCIENNE. – Evidemment, la suite du texte n'a plus le même sens. Je lis : « Je t'envoie une belle ... de chocolats qui te parviendra demain par la poste. Profites-en bien parce que tu n'auras pas souvent l'occasion d'en savourer une pareille. N'hésite pas à la partager avec les sœurs de ta congrégation qui en sont privées, elles aussi. »

NELLY, *décomposée*. – Que va-t-elle penser de moi, maintenant ? Je dois absolument lui téléphoner pour m’excuser.

LUCIENNE. – A la fin, tu as écrit : « Je t’encrasse au lieu de je t’embrasse. »

NELLY. – J’ai tout faux quoi ! Lucienne, cette technologie n’est pas faite pour moi. Et pourtant, j’aimerais bien savoir m’en servir.

Quelqu’un toussote dans le couloir. Il s’agit de Léon qui arrive en marchant avec sa canne. Il ne porte plus sa veste de pyjama. Fernand lui emboîte le pas.

FERNAND. – Alors, les vieilles meufs, toujours fidèles au poste ?

LUCIENNE. – Je t’en foutrai, moi, des vieilles meufs, espèce de vieux crapaud !

Fernand et Léon montrent leur complicité en se tapant dans les mains. Ils jubilent en voyant Lucienne répondre à la provocation.

NELLY. – Avez-vous vu Rachel ?

LÉON. – Non ! C’est tout de même bizarre cette histoire cette disparition.

FERNAND. – Hier, après le repas, je la trouvais plutôt énervée. Comme si quelque chose la tracassait.

Arrivée de l’infirmière, accompagnée de Rachel.

L'INFIRMIERE. – Regardez, qui est revenue ?

LÉON. – Tiens ! La voilà, Rachel !

NELLY. – Par tous les saints !

LUCIENNE, *soulagée*. – Tu vas bien ?

L'INFIRMIERE. – La disparue a réapparu comme par enchantement ! Madame Rachel, nous attendons vos explications.

Honteuse, Rachel garde la tête basse.

RACHEL. – Excusez-moi. Je ne savais pas que je partirais aussi longtemps.

L'INFIRMIERE. – Peu importe. Il faut toujours avertir lorsqu’on quitte l’institution.

NELLY. – Nous nous sommes fait un sang d’encre pour toi, tu sais.

LUCIENNE. – Que t’est-il arrivé ?

RACHEL. – Hier soir, je me suis fait reconduire chez moi en taxi pour reprendre la cage de Marcel... (*Voyant les regards interrogatifs.*) Oui, je voulais l'avoir dans ma chambre au cas où il reviendrait.

FERNAND, *en aparté à Léon.* – Il serait bien bête de se jeter dans la gueule du loup, l'animal.

RACHEL. – Au moment où j'allais repartir, un voisin a dit avoir entendu aux alentours de mon domicile une voix bizarre qui proférait des insanités. Pensant que c'était Marcel, j'ai passé la nuit sur la terrasse à attendre son retour.

FERNAND. – Et l'oiseau rare n'a pas montré le bout de son bec !

RACHEL. – Non, malheureusement.

FERNAND. – Ben voyons !

RACHEL. – Ce matin, j'ai découvert un poivrot qui cuvait sa boisson, affalé au pied d'un arbre. Les voix, c'était lui.

L'INFIRMIERE. – On s'apprêtait à signaler votre disparition à la police. Pourquoi n'avez-vous pas téléphoné pour dire que vous étiez rentrée chez vous ?

RACHEL. – Je n'y ai pas songé.

L'INFIRMIERE. – Vous devez être fatiguée après une nuit blanche. Il faut absolument vous reposer.

RACHEL. – Je suis trop énervée pour dormir.

L'INFIRMIERE. – Je vais vous faire une injection de calmant.

RACHEL. – Ah non ! Pas de piqûre, madame Piquefort ! Pas de pique, je vous en supplie.

L'INFIRMIERE. – C'est pour votre bien. Allons dans votre chambre !

L'infirmière pousse Rachel en dehors de la pièce.

RACHEL, *sortant de scène en se tenant les fesses.* – Aïe ! Aïe ! Aïe !

L'INFIRMIERE. – Je ne vous ai pas encore touchée, allons !

Les deux femmes sortent.

LUCIENNE. – Si ça continue, son Marcel va la rendre folle.

FERNAND. – M'est avis que son emplumé n'est pas prêt de lui revenir, d'autant qu'il a goûté à la liberté.

LÉON. – T'as raison, Fernand. Je crois qu'elle peut faire une croix définitive sur son volatile.

Arrivée de la directrice.

LA DIRECTRICE. – Madame Piquefort vous a-t-elle informés du retour de Rachel ?

LUCIENNE. – Absolument et nous nous en réjouissons.

NELLY. – Nous sommes surtout soulagés qu'il ne lui soit rien arrivé.

LA DIRECTRICE. – J'espère que nous n'aurons plus à revivre pareil événement. Maintenant, il est temps de passer aux choses sérieuses.

LUCIENNE. – Qu'entendez-vous pas « choses sérieuses » ?

LA DIRECTRICE. – Je compte rétablir chez tous mes pensionnaires un esprit sain dans un corps sain.

LÉON. – Un corps sain ! Ca fait belle lurette qu'on en a fait son deuil.

FERNAND. – Quant à l'Esprit-Saint, on ira le trouver un de ces quatre.

Fernand et Léon se tapent dans la main en signe de complicité

LA DIRECTRICE. – L'amélioration de la condition physique passe par des activités de remise en forme.

LUCIENNE. – « Remise en forme », voilà une expression qui fait rêver. Si le but est de me rendre les formes de mes vingt ans, je suis preneuse.

FERNAND. – Nous, on veut simplement qu'on nous foute la paix.

LA DIRECTRICE. – Hors de question de rester à ne rien faire. Ce serait le meilleur moyen pour décliner !

LÉON. – Qu'allez-vous imaginer ? Nous ne restons pas à ne rien faire.

FERNAND. – C'est vrai, nous regardons tous les jours des enterrements par la fenêtre.

La directrice tire les rideaux de manière à cacher le cimetière.

LA DIRECTRICE. – Fini les enterrements.

FERNAND. – Hé ! Ca ne va pas, non ?

LEON. – C'était notre distraction favorite.

LA DIRECTRICE. – A la place, vous pédalerez sur les vélos d'appartement que j'ai commandés tout spécialement pour vous deux.

LÉON. – Ah ! Ca va te plaire, Fernand !

LA DIRECTRICE. – Je sais. Dans son jeune temps, Fernand a été coureur cycliste. C'est précisément lui qui m'a donné l'idée des vélos. (*S'adressant à Fernand.*) Mon cher, je prévois pour vous un programme avec davantage de résistance à l'effort.

FERNAND. – Eh, mollo ! Je ne suis plus monté sur un vélo depuis cinquante ans. Si ça se trouve, je ne sais même plus pédaler.

LA DIRECTRICE. – Les automatismes reviennent très vite, vous verrez.

LÉON. – Mais il n'y a pas que nous qui allons devoir nous remuer, j'espère. Qu'avez-vous prévu pour les femmes ?

LA DIRECTRICE. – Des séances d'aquagym à la piscine municipale.

FERNAND, *qui jubile*. – Ah ! Ah ! Ah ! A la flotte, les vieilles truites !

NELLY. – Sachez, madame, que j'ai une sainte horreur de l'eau.

LUCIENNE. – Et que, moi, je ne sais presque pas nager.

LA DIRECTRICE. – Rassurez-vous. Des maîtres-nageurs qualifiés vous prendront en charge. Evidemment les activités physiques ne sont pas tout. Le bien-être concerne également le mental. Comme le dit le proverbe : l'homme n'est vieux que quand les regrets ont pris, chez lui, la place des projets ?

LÉON. – Ah ! Des regrets, ce n'est pas ça qui nous manque. Hein, Fernand ?

FERNAND. – A qui le dis-tu !

LA DIRECTRICE. – Voilà pourquoi il vous faut absolument relever un nouveau défi, vous trouver un projet qui ait du sens pour votre avenir.

NELLY. – Notre avenir est surtout derrière nous.

LA DIRECTRICE. – Vous avez bien tous un désir inassouvi ou un rêve secret que vous souhaitez réaliser ?

LUCIENNE. – Dans la peinture, par exemple ?

LA DIRECTRICE. – Pourquoi pas ? Toutes les idées sont les bienvenues. (*Se voulant convaincante.*) N'ayez pas peur d'oser. Donnez libre cours à vos fantasmes.

LÉON. – Ah, nos fantasmes ! Elle en a de bonnes, hein Fernand !

FERNAND. – Nos fantasmes, il y a belle lurette qu'on les a oubliés.

LA DIRECTRICE, *aux pensionnaires*. – Comprenez bien ceci : lors de sa prochaine visite, il est capital que l'inspectrice trouve des pensionnaires sereins, en bonne forme physique et non des vieillards avachis et déprimés.

LÉON, à *Fernand*. – Je n'ai pas compris. Qu'est-ce qui est périmé ?

FERNAND. – Nous, Léon !

LA DIRECTRICE. – Vous êtes les personnes les plus valides de cette maison. L'avenir de l'institution repose sur vos épaules, ne l'oubliez pas.

La directrice sort d'un pas alerte.

LÉON. – Quelle affaire !

FERNAND. – On n'a pas le choix. Pour sauver le Feu Follet, va falloir se remuer les fesses et pas qu'un peu.

LUCIENNE. – Vous, ce sera surtout les guibolles.

LÉON, *dubitatif*. – Un projet qui a un sens pour notre avenir ! Faut déjà bien chercher.

NELLY. – A part préparer nos funérailles, je n'en vois aucun.

LÉON. – Les amis, je sens qu'on va en baver.

LUCIENNE. – Moi, je trouve l'idée du projet intéressante.

LÉON. – Justement Lucienne, tout à l'heure, tu semblais penser à quelque chose.

LUCIENNE. – Oui. Quand j'ai entendu prononcer le mot défi, je me suis souvenue d'un de mes professeurs aux Beaux-arts qui m'a initiée quelques temps à la peinture moderne.

NELLY. – Et tu voudrais t'y remettre ?

LUCIENNE. – Exactement. J'en ai marre de peindre des couchers de soleil, (*Elle désigne le public identifié au cimetière.*) Des natures mortes !

NELLY. – Voilà une excellente idée.

LÉON. – Je trouve aussi.

LUCIENNE. – C'est curieux, maintenant que j'ai un nouveau but dans la vie, j'ai l'impression d'être moins vieille.

FERNAND, *réaliste*. – T'emballe pas, Lucienne ! Comme tu le dis, ce n'est qu'une impression.

LUCIENNE. – D'autres pensent-ils à un projet ? (*Un court silence s'installe.*) Je ne serai tout de même pas la seule à en réaliser un.

NELLY, *qui dépose son étui à lunette sur une table*. – J'ai moi aussi une idée mais je ne sais pas si elle est raisonnable.

LÉON. – Dis toujours !

NELLY. – Vous promettez de ne pas rire ?

FERNAND. – Arrête de faire ta chochette !

NELLY, *volontaire*. – Puisqu'il faut s'étonner de soi, allons-y : ma sœur m'a offert un ordinateur portable et j'aimerais apprendre à m'en servir.

FERNAND, *sceptique*. – Tu rêves, Nelly ?

LUCIENNE. – Non. Pourquoi ?

FERNAND. – Tu te vois en train de tapoter sur le clavier d'un ordinateur ? Autant demander à un singe de manipuler une calculatrice.

LUCIENNE. – Fernand, tu es méchant !

FERNAND. – Elle ne sait même pas ce qu'est une souris.

NELLY. – Bien sûr que si. J'en ai vu une à la cave.

FERNAND. – C'est bien ce que je disais.

LUCIENNE. – Faut pas rigoler, Fernand. J'ai un cousin plus âgé que moi va régulièrement sur... Comment dit-on encore ?

FERNAND. – Facebook ?

LUCIENNE. – C'est ça, « face de bouc ! »

FERNAND. – Pas « face de bouc » mais Facebook !

LUCIENNE. – Je prononce comme je veux, na ! Si mon cousin y va, pourquoi pas toi, Nelly ?

NELLY. – Moi, c'est Internet qui m'intéresse. Si ton cousin a pu se débrouiller, pourquoi pas moi ?

FERNAND. – Il faudra te trouver un professeur.

LUCIENNE. – Je proposerai à mon petit-neveu de te servir de précepteur. L'informatique n'a pas de secret pour lui.

FERNAND. – Il va devoir s'accrocher parce que l'élève n'est pas fut fut !

LUCIENNE. – Oh, ça va hein, Fernand !... Au fait, toi qui es si fort pour faire la leçon aux autres. Explique-nous ton projet !

FERNAND, *ronchonnant*. – Moi, je ne veux rien faire et puis c'est tout.

LUCIENNE. – T'es têtue comme une mule !

FERNAND. – Je suis bien comme je suis, na ! (*Lucienne et Nelly se concertent à voix basse.*)
Qu'est-ce que vous mijotez, toutes les deux ?

NELLY. – On a un projet à te proposer, Fernand.

FERNAND. – Non, mais de quoi je me mêle ?

NELLY. – Tu vas remonter sur la selle !

FERNAND, *qui feint de ne pas comprendre.* - Quelle selle ? Je n'ai jamais fait de cheval !

LUCIENNE. – Nous te parlons d'un vélo, gros bêta !

NELLY. – Un vrai avec des roues et un guidon de course.

FERNAND.- Quoi ? Vous voulez me faire remonter sur une bécane ?

LUCIENNE. – Pourquoi pas ? Il n'y a que toi qui puisses faire un peu de sport, ici.

FERNAND.- Défends-moi, Léon !

LÉON. – Je trouve que c'est une chouette idée. Tu me parles toujours de l'époque où tu étais coureur.

FERNAND. – C'était il y a très longtemps.

NELLY. – Allons, Fernand ! Montre que tu es un homme !

LUCIENNE. – Tu t'y remettras progressivement.

LÉON. – La directrice te servira d'entraîneur.

FERNAND. – Vous voulez tous me faire crever ?... (*Il se résigne en voyant les regards posés sur lui.*) D'accord, je veux bien essayer mais laissez-moi vous dire que vous êtes des sacrées canailles, tous les trois !

Les pensionnaires manifestent leur approbation.

LUCIENNE. – A ton tour, Léon ?

LÉON. – Moi, je n'ai aucune idée. Faut que je réfléchisse.

NELLY. – Tu nous diras quand tu auras trouvé. En attendant, je retourne me reposer dans ma chambre.

LUCIENNE. – Je vais faire comme toi, Nelly !

FERNAND, *prenant un air narquois*. – Vous, les gonzesses, n’oubliez pas de vous trouver un maillot sexy pour l’aquagym.

LUCIENNE. – Compte là-dessus, vieux cochon !

Nelly et Lucienne sortent.

FERNAND. – A nous deux, faux frère !

LÉON. – Faux frère ?

FERNAND, *à l’ironie mordante*. – Pour te remercier de m’être venu en aide devant les deux rabat-joie, je t’ai trouvé un projet.

LÉON. – Ah ? Quoi, comme projet ?

FERNAND. – Tu vas te trouver une femme.

Léon vacille tout en portant la main à sa poitrine. Il met un certain temps à retrouver sa respiration.

LÉON. – Aaah ! Faut prévenir avant de me lancer une chose pareille à la figure, hein Fernand. J’ai le cœur fragile.

FERNAND. – Avoue que ce sera un beau défi.

LÉON. – Ca va pas la tête, non ?

FERNAND. – Tu m’as dit que tu regrettais d’être célibataire.

LÉON, *cherchant à banaliser le propos*. – Oui mais j’ai passé l’âge de courtiser, hein Fernand !

FERNAND. – Il n’y a pas d’âge pour ça !

LÉON, *nostalgique*. – Ah ! Si je retrouvais mes vingt ans, je ne dirais pas non. J’étais plutôt beau gosse à cet âge-là. Nelly peut en témoigner, on a fréquenté l’école ensemble. (*La mine sombre.*) Maintenant, je ne suis plus qu’un vieillard aux articulations raidies par l’arthrose.

FERNAND. – Je sais, avec les années on devient rigide de partout.

LÉON. – Pas de partout, Fernand. Pas de partout ! Si tu veux le savoir, c’est justement ça qui me tracasse avec les femmes.

FERNAND. – Comment ? Tu n’es plus gaillard ?

LÉON. – Plus du tout.

FERNAND, *fataliste*. – Que veux-tu ! Le Bâton de Berger n’est pas éternel. Enfin, si ça peut te rassurer, avec l’âge, la tendresse prend le pas sur la bagatelle.

LÉON. – Tant mieux. Malheureusement, les pensionnaires d'ici ne m'attirent pas du tout. Elles son trop délabrées.

FERNAND, *agacé*. – Monsieur se permet de faire le difficile ! Si tu rêvais d'une midinette, fallait jouer les Casanova bien plus tôt, pépère ! Et puis, regarde-toi ! Tu n'es pas non plus un perdreau de l'année.

LÉON. – Je le sais bien, Fernand. Pas la peine de me le rappeler.

FERNAND. – Heureusement, les lois de la vieillesse te sont favorables.

LÉON. – Ah ! Pour une fois !

FERNAND. – Normalement, plus une femme a de rides, moins elle est regardante au charme du séducteur.

LÉON. – Ca m'arrange !

FERNAND. – Et puis, il y a au moins une pensionnaire qui est attirante : Rachel.

LÉON. – Tu parles ! Elle a son Marcel en tête.

FERNAND. – A toi de le lui faire oublier.

LÉON. – De toute façon, je n'ai jamais su m'y prendre avec les femmes. Non ! Ce que tu me demandes est au-dessus de mes forces, Fernand.

FERNAND. – Ecoute-moi bien ! Si tu ne te décides pas, j'irai écrire en grand sur ta tombe : « Ci-gît Léon Lefort, un couillon qui avait peur des femmes. »

LÉON. – Tu ne feras jamais une chose pareille ?

FERNAND. – Je n'écrirai que la vérité, Léon.

LÉON. – En somme, tu me jettes dans les bras de Rachel ?

FERNAND. – Réfléchis ! Tu as tout à y gagner.

LÉON, *résigné*. – De toute façon, si je n'ai pas le choix, faut bien que je sois d'accord.

FERNAND, *qui lui tape sur l'épaule*. – T'es un pote, Léon.

LÉON. – Je n'y connais rien en matière de séduction. Toi qui as été marié plusieurs fois, explique-moi comment il faut s'y prendre.

FERNAND. – La première chose à faire est de soigner son apparence. Son look, comme disent les jeunes.

LÉON, *désabusé*. – Ca tombe mal. Avec la canne, j'ai le look d'un vieux dégénéré.

FERNAND. – Justement, sers-toi d'elle pour draguer.

LÉON. – Qu'est-ce que tu racontes ?

FERNAND. – Pour se mettre en valeur, l'homme utilise des artifices comme : un carnet de chèques, une voiture décapotable, une raquette de tennis ou un club de golf. Toi, tu feras la même chose mais avec les moyens du bord : ta canne.

LÉON, *sceptique*. – Une canne pour séduire ?

FERNAND. – On va voir ensemble... Montre-moi comment tu marches ? (*Léon obtempère.*) T'es trop crispé. On dirait un pépère qui s'accroche à sa canne comme à une bouée de sauvetage !... Plus souple la démarche !

LÉON. – T'en as de bonnes ! J'ai les articulations rigides comme du bois.

FERNAND. – Détends-toi ! Je vais te donner un truc : dandine-toi légèrement du postérieur.

Léon obtempère.

LÉON. – Elle va me prendre pour un plouc !

FERNAND. – Tais-toi et marche ! ... (*Léon continue de marcher tout en se dandinant.*) N'en fais pas trop, sinon elle croira que tu débutes un Parkinson. (*Léon rectifie sa démarche.*) Voilà c'est mieux ainsi... Maintenant stop ! Redresse-toi... (*Insistant.*) Redresse-toi, je te dis !

LEON. – Tu m'énerves, Fernand. Tu m'énerves.

FERNAND. – Commence à balancer ta canne d'un air détaché, histoire de montrer que tu peux t'en passer... (*Léon s'applique comme il peut.*) Voilà !... Maintenant, tu la caresses.

LÉON. – Déjà ?

FERNAND. – Je te parle de la canne, grand nigaud, pas de ta dulcinée ! Glisse doucement tes doigts sur le bois en faisant un clin d'œil.

Léon obtempère avec un clin d'œil qui ressemble surtout à une grimace. Il caresse la canne tout en la redressant progressivement.

LEON, *parlant de la canne*. – T'as vu, on dirait qu'elle aime ça.

FERNAND. – Pas trop appuyé, le clin d'œil. Tu ne fais pas du racolage, que je sache... Allons, recommence ! (*Léon fait un clin d'œil plus discret.*) C'est déjà mieux. Bon ! Après ça, elle devrait deviner que tu lui fais des avances.

LÉON. – Sinon, c'est qu'elle est vraiment conne, hein Fernand ?

FERNAND. – Maintenant, tu peux engager la conversation.

LÉON. – Je lui parle de quoi ?

FERNAND. – De ce que tu veux. De ses vêtements par exemple. Complimente-là sur sa manière de s'habiller ou fais l'éloge de sa coiffure. Les femmes adorent la flatterie. Si tu trouves l'inspiration, dis-lui quelques mots attendrissants.

LÉON. – Ecoute ! Je ne sais pas parler aux femmes. La seule fois où j'ai essayé, j'ai tout de suite mis les pieds dans le plat et ça m'a valu une claque !

FERNAND. – Quand je draguais dans mon jeune temps, j'avais étudié par cœur une petite déclamation qui marchait à tous les coups. Ecoute : nous devrions passer ensemble une soirée à la lueur d'un feu de bois et prendre le temps de nous pénétrer de la douce chaleur de ses braises incandescentes.

LÉON, *admiratif*. – Comme c'est bien dit ! Tu peux répéter ?

FERNAND. – Nous devrions passer ensemble une soirée à la lueur d'un feu de bois et prendre le temps de nous pénétrer de la douce chaleur de ses braises incandescentes. (*Fier de lui.*) Ça surprend, hein ?

LÉON. – Ah ça, oui. Surtout venant d'un coureur cycliste... Tout de même, parler de braises incandescentes alors qu'on sort à peine d'une canicule !

FERNAND. – C'est l'image qui compte, Léon.

LEON. – Dis-moi une nouvelle fois ta phrase !

FERNAND. – Nous devrions passer ensemble une soirée à la lueur d'un feu de bois et prendre le temps de nous pénétrer de la douce chaleur de ses braises incandescentes. Tout dans la phrase évoque l'amour : le feu, les braises, la chaleur et ...le reste.

LÉON, *qui tente de répéter de mémoire*. – Passer une soirée à la lueur d'un feu de bois et prendre le temps de... Tu ne crois pas que ça fera un peu ringard ?

FERNAND. – Avec les jeunes femmes de maintenant, tu te ferais jeter, mais avec celles de la génération Luis Mariano et Tino Rossi, c'est le top du top !... Encore une chose importante. N'oublie pas de sourire. Montre-lui que tu es content de la voir.

LÉON, *il sourit en ouvrant bien grande la bouche*. – Sourire comme ça ?

FERNAND. – N'ouvre pas trop la bouche pour qu'elle ne voie pas tes chicots. Faudrait pas qu'elle pense découvrir la dentition de la momie de Ramsès II. (*Un bruit de pas se fait entendre en provenance du couloir.*) Répète-moi encore une fois ta phrase... Attention ! J'entends des pas. (*Fernand passe la tête dans le couloir.*) C'est justement Rachel qui arrive. Je te laisse !

LÉON, *affolé*. – Eh, pas si vite ?

FERNAND. – Vas-y ! Attaque, pépère !

Fernand disparaît par l'accès situé côté jardin.

LÉON. – Il m'énerve avec son pépère ! (*Il tente de se remémorer la phrase type de Fernand.*)
Comment ça va encore ? ... Passer avec toi la soirée à la lueur d'un feu de bois...

Rachel arrive par l'entrée située côté cour.

RACHEL. – Je vois que la réunion est déjà terminée ?

LÉON, *intimidé*. – Hum ! Oui.

RACHEL. – Bon, alors, je retourne dans ma chambre.

Rachel s'apprête à partir.

LÉON. – Hum ! Attends Rachel, ne pars pas !

RACHEL. – Qu'y a-t-il, Léon ?

LÉON. – Euh, je voudrais te dire que...que...

RACHEL. – Que quoi ?

LÉON. – Eh bien... Que je te trouve bien habillée aujourd'hui.

RACHEL, *surprise*. – Merci pour le compliment.

LÉON. – Et aussi que j'apprécie ta coiffure.

RACHEL. – Oh ! ma coiffure, je ne m'en soucie guère en ce moment. (*Léon fait le tour de la salle en marchant avec sa canne. Il se dandine tout en souriant.*) Tu t'entraînes pour le marathon de Paris ?

LÉON, *tout en se déplaçant*. – Que penses-tu de ma nouvelle démarche ?

RACHEL. – Voyez-vous cela !

LÉON. – Elle te plaît ?

Nelly surgit mais Léon ne remarque pas son arrivée. Il continue son entreprise de séduction comme si de rien n'était.

RACHEL. – Ah ! Nelly !

NELLY, *médusée*. – Hum ! Je viens chercher mon étui à lunettes.

LÉON, *surpris par l'arrivée de Nelly*. – Attends, je te l'apporte.

NELLY. – Ce n'est pas la peine, Léon. Excusez-moi de vous avoir dérangés.

RACHEL. – Mais tu ne nous as pas dérangés. (*Nelly repart en emportant son étui.*)
Bon, je retourne dans ma chambre.

LÉON. – Ne pars pas tout de suite, Rachel.

RACHEL. – Quoi encore ? (*Léon commence à jouer avec sa canne comme le lui a appris Fernand.*) Quelque chose ne va pas, Léon ? (*Léon balance sa canne puis la caresse tout en faisant un clin d'œil à Rachel.*) Une canne est faite pour marcher, pas pour jouer.

LÉON. – Rachel, il faut que je te dise une chose... (*Il se rapproche de Rachel sans se départir de son sourire.*) Nous devrions passer ensemble une soirée à la lueur des braises incandescentes d'un feu de bois (*Rachel lui jette un regard sévère.*) Non, je recommence ! Nous devrions passer une soirée à la lueur d'un feu de bois et nous pénétrer... de je ne sais plus quoi !

RACHEL, *estomaquée*. – Quand as-tu vu le docteur pour la dernière fois, Léon ?

LÉON, *la mine éplorée*. – Excuse-moi, je me suis embrouillé.

RACHEL. – Dis-moi tout de suite où tu veux en venir.

LÉON, *décontenancé*. – Nulle part, Rachel ! ... Nulle part !

RACHEL. – Ecoute ! Je ne suis pas née de la dernière pluie.

LÉON. – Je me disais que si tu voulais, mais uniquement si tu voulais, tous les deux on pourrait peut-être...

RACHEL, *d'un ton péremptoire*. – Léon, je veux que tu saches une bonne fois pour toutes que mon cœur n'est pas à prendre.

Rachel sort.

LÉON, *seul, dépité*. – Va te faire voir chez les Cacatoès ! Fallait bien que je tombe sur une demi-cinglée.

Fernand revient.

FERNAND. – Alors ?

LÉON, *déçu*. – Oh ! Un vrai fiasco, Fernand ! Cette femme n'est vraiment pas faite pour moi.

FERNAND. – Ce n'est rien. En amour, il faut persévérer.

LÉON. – Ah non ! Pas question. Je jette le gant !

FERNAND. – Essaie avec une autre. T'auras peut-être plus de chance.

LÉON. – Décidément, tu veux vraiment me faire passer pour un vieillard lubrique.

FERNAND. – Ca va ! Je n'insiste pas. Mais dis-toi bien que tu rates quelque chose.

LÉON. – M'en fout !

FERNAND. – Maintenant, va falloir te trouver un nouveau défi.

LÉON. – C'est fait ! Je suis décidé à me passer de ma canne. Cette satanée canne qui est cause de tous mes malheurs.

FERNAND. – Comment comptes-tu t'y prendre ? Tes jambes sont trop faibles pour te porter.

LÉON. – Je ferai du vélo, comme toi, pour me muscler les cuisses et les mollets.

FERNAND. – Mazette ! Je te préviens, le vélo d'appartement est un peu spécial. Faut s'habituer à rouler sans avancer...

LÉON. – Oh ! Le sur place, je connais. Pendant que je faisais des avances à Rachel, j'avancais sans avancer. Un moment, j'ai même cru que je reculais.

FERNAND, *qui lui tape sur l'épaule*. – Pauvre vieux va ! Pff ! Fait étouffant ici.

LÉON. – Oui. Les murs ont gardé leur chaleur.

FERNAND. – Allons prendre l'air ! (*Ils s'apprêtent à sortir.*) N'oublie pas ta canne !

LÉON. – Ah ! Celle-là, je la maudis. Dis donc, Fernand ?

FERNAND. – Quoi ?

LÉON. – Si je pars avant toi, jure-moi que tu n'écriras jamais sur ma tombe « Ci-gît un couillon qui avait peur des femmes ! »

FERNAND. – Bien sûr que non, pépère. Je cherchais seulement à te faire peur.

LÉON, *soulagé*. – Ah ! Tu me rassures.

FERNAND. – Je n'écrirai que le mot « couillon ».

Fernand sort.

LÉON. – Quoi ? (*Il crie en poursuivant Fernand qui est déjà parti.*) Ah non, hein ? Tu ne vas pas me faire ce coup-là ? ...T'es une canaille, Fernand !

Léon sort.

FIN DE L'ACTE 2

ACTE 3

Deux semaines se sont passées. Les ventilateurs ont été retirés et deux peintures plus modernes sont accrochées au mur. La description de ces œuvres figure plus loin dans les didascalies. Autres objets nouveaux : deux vélos d'appartement. Le rideau devant la fenêtre reste fermé.

Au début de l'acte, cinq pensionnaires se trouvent sur scène. Léon et Fernand pédalent chacun sur un vélo d'appartement, Nelly pianote sur son ordinateur portable, Lucienne peint une toile à son chevalet tandis que Rachel fait du point de croix.

LUCIENNE. – Nelly ! (*Elle est concentrée sur son ordinateur et ne réagit pas.*)
Nelly ! Je te parle.

NELLY. – Oui, Lucienne !

LUCIENNE. – Tu n'en as pas marre de passer tes journées devant un écran ?

NELLY. – Quand on surfe sur Internet, on ne voit pas le temps passer.

LUCIENNE. – Qui aurait imaginé que tu serais un jour capable d'utiliser un ordinateur !

NELLY. – C'est vrai. Il y a deux semaines, j'étais encore ignorante de tout ce qui touche à l'informatique.

LUCIENNE. – En tout cas, mon petit-neveu a eu bien de la patience avec toi.

RACHEL. – Son grand mérite est d'avoir trouvé un programme spécialement adapté au troisième âge.

NELLY, *qui pianote sur son ordinateur tout en parlant.* – Ces grands icônes qui apparaissent sur l'écran sont bien pratiques. Vous devriez vous mettre à l'informatique, vous aussi.

RACHEL. – Ah ! Je m'y vois déjà !

LUCIENNE. – Personnellement, j'ai des choses bien plus intéressantes à faire.

NELLY. – Vous ne savez pas ce que vous perdez.

Les trois femmes continuent à vaquer à leurs occupations. Léon et Fernand échangent quelques mots tout en pédalant.

LÉON. – Depuis combien de temps pédales-tu, Fernand ?

FERNAND. – Une demi-heure.

LÉON. – Pff !... Moi, ça fait dix minutes et je commence à fatiguer.

FERNAND. – T'inquiète ! L'endurance vient avec l'entraînement.

LÉON. – Pff !... Toi, tu as l'air de péter la forme.

FERNAND. – C'est vrai, je me sens mieux que je ne l'imaginais.

LÉON. – T'avais raison. C'est bizarre de rouler à vélo sans avancer.

FERNAND. – La nouvelle mode est au sport en salle. On pédale sur un vélo sans roues, on court à pieds sur un tapis en face d'un mur. On rame sans bateau. On peut même monter des marches sans escalier, ça s'appelle un stepper !

LÉON. – Le monde devient fou, Fernand !

FERNAND. – Je te le dis ! On a fait notre temps. Vivement qu'on s'en aille.

LEON. – Pff !... J'ai les jambes en coton.

FERNAND. – C'est normal. Tu n'as pas le bon coup de pédale. Faut mouliner en souplesse.

LÉON. – Je n'ai jamais été coureur cycliste, moi. (*Essoufflé.*) Pff ! On suait avec la canicule et maintenant voilà que ça recommence sur un vélo !

FERNAND. – Arrête de te plaindre et n'oublie pas de boire.

LEON. – Tais-toi, j'ai l'impression d'entendre l'infirmière.

Arrivée de la directrice.

LA DIRECTRICE. – Tout le monde s'active, à ce que je vois. Tant mieux, vous vieillirez ça moins vite.

LÉON, *essoufflé.* – Moi, c'est le contraire. Plus je roule, plus j'ai l'impression de me déglinguer.

Léon pédale de moins en moins vite. Il s'affale progressivement sur son vélo.

LA DIRECTRICE, *qui jette un coup d'œil à la peinture de Lucienne.* – Pas mal, dites-donc !

LUCIENNE. – Encore quelques coups de pinceau et j'en aurai terminé avec cette toile.

LA DIRECTRICE. – Et vous, Rachel, où en êtes-vous dans vos travaux d'aiguille ?

RACHEL. – Comme Lucienne, j'ai presque fini.

LA DIRECTRICE, à *Nelly*. – Internet, ça boume ?

NELLY, *fascinée*. – Incroyable ! Prodigeux ! Vous choisissez un sujet, un petit clic et hop ! Des dizaines d'informations apparaissent sur l'écran.

LA DIRECTRICE. – Je me réjouis de constater que vous respirez la forme toutes les trois.

RACHEL. – L'aquagym y est pour beaucoup. Je n'imaginai pas que la piscine me ferait autant de bien.

NELLY. – Moi aussi. Maintenant, je n'ai plus peur de l'eau.

LUCIENNE. – Et moi, je parviens à nager même dans les endroits où je n'ai pas pied.

LA DIRECTRICE. – Du côté des cyclistes, je vois que ça roule !... Vous avez l'air frais, Fernand.

FERNAND. – On fait aller !

La directrice remarque Léon qui souffre sur son vélo.

LA DIRECTRICE. – Il faut vous arrêter, Léon. Rappelez-vous, le secret de la remise en forme est de ne jamais dépasser ses limites.

LÉON, *qui cesse de pédaler*. – Je suis cuit !

LA DIRECTRICE, *aux femmes*. – Aidez-moi à le descendre !

Lucienne et Rachel viennent soutenir Léon qui, une fois les pieds au sol, a du mal à rester debout.

LUCIENNE, à *Léon*. – Tu te sens comment ?

LÉON, *souriant comme s'il était dans un état second*. – Hein ?

RACHEL. – Il a l'air complètement camé, Léon !

LA DIRECTRICE, *qui l'aide à s'asseoir et lui montre deux doigts*. – Vous voyez combien de doigts ?

LÉON. – Deux !

LA DIRECTRICE. – C'est déjà ça.

RACHEL, *qui s'est approchée de Léon*. – Me reconnais-tu, Léon ?

LÉON. – Oui.

RACHEL. – Tant mieux. Il a retrouvé ses esprits.

LUCIENNE, à *Rachel*. – Ne parle pas trop vite. Si ça se trouve, il te prend pour la Vierge Marie.

RACHEL, à *Léon*. – Je suis qui ?

LÉON. – Rachel !

RACHEL. – Ouf ! Il a encore tous ses esprits.

LA DIRECTRICE. – La prochaine fois, Léon, vous veillerez à vous ménager.

FERNAND, *qui continue à pédaler*. – Le vélo est un sport exigeant ! Moi, après une course, j'étais tellement dans le cirage que je ne pouvais même pas dire mon nom !

LUCIENNE, à *Léon*. – Tu t'appelles comment ?

LÉON. – Léon Levasseur.

FERNAND. – Ca va, il n'est pas encore trop crevé !

Léon se lève et se dirige vers la sortie en marchant comme un zombie.

LA DIRECTRICE. – Où allez-vous ?

LÉON. – Sur mon lit.

LUCIENNE. – Tiens ! Tu marches sans canne, maintenant ?

LÉON, *penaud*. – Ah oui ! Je l'ai oubliée.

LUCIENNE. – Si tu l'oublies, c'est que tu n'en as plus besoin.

LA DIRECTRICE. – C'est vrai ça ! Mes félicitations, Léon ! Vous venez de réaliser votre défi.

Lucienne, Rachel et la directrice applaudissent.

LÉON, *encore flagada*. – Ca alors, v'là que j'marche sans canne !

Léon sort.

LA DIRECTRICE. – Allons, Fernand ! Faites-nous un petit sprint pour terminer en beauté !

NELLY. – Oh oui ! Vas-y ! (*Elle appelle ses compagnes.*) Venez l'encourager !

Les trois femmes abandonnent provisoirement leur tâche pour aller encourager Fernand. Ce dernier accélère son rythme de pédalage en grimaçant.

LES TROIS FEMMES DE CONCERT. – Allez Fernand !... Allez Fernand !

LA DIRECTRICE, *qui regarde son chronomètre.* – 60 tours/min ! Excellente fréquence de pédalage.

Fernand se relève. Les femmes applaudissent.

FERNAND, *qui se prend au jeu.* – Merci ! Merci ! Pour les autographes, vous repasserez !

LA DIRECTRICE. – Fernand, vous m'épatez. Le record de l'heure des plus de quatre-vingt ans est à votre portée.

FERNAND. – J'aimerais bien m'y attaquer mais je n'ai pas de vélo.

LA DIRECTRICE. – Vous voulez dire : pas encore ! (*Fernand le regarde d'un air interloqué.*) Allez voir dans le hall d'entrée. Un cadeau vous attend.

FERNAND. – Un cadeau ?

LA DIRECTRICE. – Allez voir, je vous dis !

Fernand se précipite hors de la salle.

***Pour obtenir la suite du texte, n'hésitez pas à écrire à l'auteur :
ch.istace@skynet.be***